



## UNE EXISTENCE ESTROPIÉE ?!

*Les personnages handicapés dans  
la littérature européenne et ce  
qu'ils nous disent*

Dr. Tilmann Kleinau\*

**Les personnes handicapées existent déjà depuis longtemps dans la littérature. Nous connaissons tous Oskar Matzerath<sup>(voir encadré)</sup>, le jeune héros du *Tambour* de Günter Grass, ou Quasimodo, le sonneur de cloches bossu et sourd de *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. Et il y en a bien d'autres. Bien sûr, ce sont des êtres imaginaires, mais pour nous, lecteurs, ils sont humains et vivants comme Winnetou, peu connu en France, ou Tom Sawyer. Ils reflètent notre représentation des personnes handicapées réelles, la manière dont nous les traitons en tant que membres de la société, et nos changements d'attitude envers eux à travers les siècles.**

Car la manière dont les auteurs représentent les personnes handicapées dans leur œuvre reflète en général le niveau des connaissances et les opinions de leur époque. Elle a beaucoup évolué, nous allons le voir, au cours des temps.

Dans l'antiquité, l'infirmité était considérée comme un châtement imposé par « Les Dieux » à un homme : c'était donc sa « propre faute ». Cette perspective changea dans le *Nouveau Testament*. En effet, comme le disent les évangélistes Jean 9, 1ff. et Lucas, même l'infirme est une créature de Dieu. Cette attitude religieuse protégea les infirmes pendant des siècles contre les persécutions et les homicides qui avaient menacé leurs ancêtres.

Mais la position prise par les chrétiens eut l'effet ambivalent d'entraîner une attitude générale de « pitié » et de « charité » envers les personnes handicapées – avec pour conséquence de les aider, mais non de les considérer comme des êtres autonomes et égaux en droits.

Dans les romans courtois du Moyen-Age, on ne trouve pas d'infirmités. Les textes de ce genre littéraire ne décrivent que ce que la Noblesse regarde comme modèle. Mais les comédies basses et les farces de cette époque, qui dura de 1170 à 1350, pleines d'êtres grotesques, montrent que les infirmes, seulement « tolérés », étaient ridiculisés par la grande masse du peuple.

La période suivante, de 1350 à 1500, fut presque partout en Europe celle des épidémies et des guerres ; chacun courait le risque d'être mutilé et de devenir invalide. En même temps, la misère des masses et la corruption du clergé s'aggravèrent. La conviction de la « faute individuelle » et la peur des « magiciens » prospérèrent et les infirmes furent menacés ou même exécutés comme sorcières. Même le protestant Martin Luther était convaincu du fait qu'il y avait des nouveaux-nés « méchants » que le diable

échangeait contre les « bons » dans la nuit et qui devaient, comme il disait, être tués « pour rompre la magie du diable ». (*Propos de Table de Martin Luther*)

Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, de nombreux enfants de familles très pauvres furent mutilés par leur parents pour en faire des mendiants. Plusieurs romans de cette époque, par exemple *La vie de Lazzarille de Tormes*, roman anonyme paru en Espagne en 1554, ont un protagoniste mendiant : Lazzarille fait son apprentissage comme « assistant » d'un mendiant aveugle qui lui enseigne le métier d'escroc. Mais prenons garde : l'aveugle n'est pas méchant parce qu'il est aveugle, il est méchant et rusé parce qu'un destin contraire, ou funeste le force à gagner son argent de cette manière.

Richard III, héros du drame historique de William Shakespeare (~1591), est « moche et boiteux ». Il tyrannise son entourage parce qu'il se déteste lui-même et commet intrigues et trahisons pour devenir roi. Son infirmité provoque des sentiments de haine et de pitié, mais on remarque aussi son apitoiement sur son propre sort. Shakespeare est un des tous premiers, ou le premier, à s'intéresser aux conséquences psychologiques d'une infirmité sur l'individu.

Une génération plus tard, le sentimentalisme envahit la littérature. On est « ému ». Ainsi le poète allemand Friedrich Christian Daniel Schubart écrit dans *Le soldat mendiant* (1784) :

*« Avec un regard pitoyable, / mélancolique, plein de désespoir,  
Je boite avec mes béquilles / Par tout le monde,  
Couvert de treize blessures, / Je m'appuie contre mes béquilles,  
Et il y a des heures / Où je préférerais être mort,  
Je vais d'une porte à l'autre / Quêtant l'aumône,  
Mais qui s'en émeut / Qui peut m'aider ? »*

Il ne lui reste que la compassion, la plainte d'une vie estropiée, perdue. Un être infirme – c'est le message implicite et explicite des auteurs de cette époque – n'évoque que la pitié ou le ridicule, il cherche à se réaliser mais n'y réussit pas. Cette tendance change peu à peu vers 1820, à l'apogée du Romantisme. La littérature change alors de paradigme : on préfère l'individuel au général, le laid au beau classique, l'original au typique. Les auteurs commencent à créer des personnages handicapés pour symboliser leur propre situation artistique et sociale marginale et difficile, et pour expérimenter les possibilités techniques de description que leur donne un corps humain laid. Voici comment Victor Hugo décrit Quasimodo :

*« Nous n'essaierons pas de donner au lecteur une idée de ce nez tétraèdre, de cette bouche de fer à cheval, de ce petit œil gauche obstrué en broussailles tandis que l'œil droit disparaissait entièrement sous une énorme verrue, de ces dents désordonnées, ébréchées ça et là comme les créneaux d'une forteresse, de cette lèvre calleuse sur laquelle une de ces dents empiétait comme la défense d'un éléphant, de ce menton fourchu, et surtout de la physionomie répandue sur tout cela, de ce mélange de malice, d'étonnement et de tristesse. Qu'on rêve, si l'on peut, cet ensemble. »*  
(*Notre-Dame de Paris*, 1831, 1<sup>er</sup> volume, chapitre 5)

Le « monstre » Quasimodo qui sonne les cloches de Notre-Dame est d'une laideur physique effrayante, mais il a une âme sensible et un caractère bon, ce qui lui assure la sympathie des lecteurs. Il aime la belle bohémienne Esmeralda, mais il « entend » bien qu'elle ne pourra jamais l'aimer. Dans ce roman, on voit, peut-être pour la première fois, un individu handicapé dans son existence extérieure sociale et intérieure psychologique, mais il faut dire que la représentation littéraire de ce « monstre » est encore peu naturelle et trop subjective.

L'époque suivante, entre 1830 et 1880, est aujourd'hui nommée réaliste parce qu'elle avait pour objectif la description de la réalité vécue : les auteurs réalistes dépeignent ce qu'ils voient, peu importe que ce soit une personne belle ou laide, normale ou singulière. En conséquence, les personnes handicapées, elles aussi, ont leur place dans cette littérature, comme partie de l'ensemble.

Quelquefois, ce ne sont plus des héros comme Quasimodo, mais des personnages secondaires – ce qui peut être un signe de normalité – comme Hippolyte, le garçon qui boite, et le mendiant aveugle dans *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, (1857). Ces deux « pauvres garçons », bien que personnages de second rang, ont une fonction dramaturgique très importante : la vie réelle, chez Emma Bovary, « boite » derrière ses idéaux et ses rêves. La désillusion causée par l'échec de l'opération du pied d'Hippolyte exécutée par son mari marque aussi l'échec de ses ambitions sociales, et le pauvre aveugle qui chante une chanson frivole et monotone à son heure dernière symbolise la vie triviale, laide et désolée d'Emma Bovary. Chez Flaubert, donc, l'infirmité a une fonction renvoyante, symbolique et dramaturgique, elle ne l'intéresse pas pour elle-même.

L'époque suivante, le Naturalisme, débute vers 1870. La fascination de la description d'êtres sociaux marginaux n'a pas diminué, au contraire. Des auteurs de premier rang comme Gerhart Hauptmann, Charles Dickens, Dostoïevski, Tolstoï et Emile Zola rejoignent Flaubert dans la description littéraire « objective » et sans pitié, et propagent leur conviction qu'une vie handicapée n'est pas digne d'être vécue. Le conte *L'aveugle* de Guy de Maupassant (1885), par exemple, nous renseigne bien sur les tristes conditions de vie de nombre de personnes handicapées : un jeune homme aveugle vit dans sa famille, à la campagne. Après la mort de ses parents, ses frères et sœurs lui donnent à peine assez à manger. Il n'a rien à faire, son existence est vide comme son regard. Maupassant dépeint la personne handicapée telle qu'elle est – elle n'est plus le symbole de quelque chose d'autre – et sa triste relation avec son entourage est décrite en détail. On y voit de plus que, toute la société étant capitaliste et peu religieuse, elle donne au jeune homme aveugle le sentiment d'être à la charge des autres.

*Germinal*, roman d'Emile Zola écrit la même année, se déroule dans le milieu des mineurs. Le travail dans les mines est extrêmement dur pour les enfants ; seule la petite Alzire, qui est bossue, en est exempte. Sa famille l'aime bien et la traite comme une personne normale :

« On complimenta la mère d'avoir une petite fille déjà si entendue pour son âge. Et personne ne parlait de la bosse, des regards d'une compassion pleine de malaise revenaient toujours vers le pauvre être infirme. » (3<sup>e</sup> partie, 2<sup>e</sup> chapitre)

Zola analyse les comportements et les préjugés courants envers les gens physiquement handicapés : l'idée de la compensation d'une infirmité physique par l'intelligence et le caractère, le penchant à cacher et à tabouiser l'infirmité, la tendance à les dévisager avec curiosité, et la pitié qui interdit la compréhension et l'intégration sociale normale.

Pour les grands auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle, les infirmes sont victimes d'une société bornée, égoïste et cupide qui force tous les hommes qui ne sont pas aisés à une existence réduite, qu'ils soient valides ou infirmes.

Quasimodo, Hippolyte et leurs semblables n'ont pas la moindre chance de connaître l'amour, en raison de leur infirmité. Le conte *Le petit Monsieur Friedemann* de Thomas Mann (1898) nous montre un homme anormalement petit et difforme qui, un jour, entend ses camarades d'école « parler des filles » et comprend que « ces choses-là n'étaient pas faites pour lui, comme la gymnastique et le sport ». Plus tard, il tombe amoureux d'une femme qui se moque de lui, et il se suicide. Le même destin, pour des raisons semblables, est choisi par la jeune fille aveugle, Gertrude, dans *La Symphonie pastorale* d'André Gide (1919) et par Edith, la jeune femme paralytique dans *Impatience du cœur* de Stefan Zweig (1939).

Mais est-il « nécessaire » de se suicider quand on a un handicap physique grave ? Non ! Heinrich Mittenhaufen, un homme devenu aveugle dans le conte *L'aveugle* de Walter Jens (1951), se résout à accepter sa « vie nouvelle », si difficile qu'elle lui semble être au début. Et qui ne connaît la comédie *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand (1897) ? Cyrano, qui a un très gros nez, est le premier personnage handicapé de la littérature à se moquer de son infirmité – et de la réaction stupide de son entourage.

Du « monstre » Quasimodo à nos jours, ce sont 175 années au cours desquelles, dans la littérature, le héros handicapé s'est transformé, passant de marginal sans défense, sans droits, sans dignité et sans joie de vivre à un membre plus ou moins normal et accepté de notre société pluraliste. Entre-temps, le cinéma et la télévision se sont emparés du sujet, qui a presque disparu de la production littéraire. Est-ce un signe de normalité ? On ne le sait pas. En tout cas, on peut désirer qu'il soit ainsi.

*\* Tilmann Kleinau : docteur en philologie, est né en 1961 près de Munich avec les bras et les jambes atrophiés et déformés par la Thalidomide. Il a étudié les littératures anglaise, américaine, française et italienne à Ratisbonne, et a écrit sa thèse de doctorat sur la représentation du corps humain dans la littérature française du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Il travaille actuellement comme traducteur freelance à Stuttgart, Allemagne.*

[www.kleinau-translations.de](http://www.kleinau-translations.de).

QUELQUES REPERES :

**Oskar Matzerath** : ce héros de Günter Grass décide, à trois ans, de ne jamais rejoindre le monde des adultes et de cesser de grandir.

**Winnetou** : personnage d'Indien Apache Mescaleros imaginé par le romancier Karl May (1842-1912), souvent qualifié de " Jules Verne allemand ".

**Tom Sawyer** : héros de Mark Twain : on le trouve dans les Aventures de Tom Sawyer (1876) mais aussi dans dans les Aventures de Huckleberry Finn (1884)

**Christian Friedrich Daniel Schubart** : poète, musicien, partisan ardent des idées du « Sturm und Drang », fondateur à l'Ulme en 1774 du batailleur "Deutsche Chronik"

**Gerhart Hauptmann** : auteur dramatique allemand (1862-1946), Prix Nobel de littérature 1912, Prix Goethe 1932.